



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

2 | 2005

Varia

Polars romains

Michel Dubuisson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1707>

DOI : 10.4000/anabases.1707

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2005

Pagination : 231-235

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Michel Dubuisson, « Polars romains », *Anabases* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 01 juillet 2011, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1707> ; DOI : 10.4000/anabases.1707

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2019.

© Anabases

Polars romains

Michel Dubuisson

- 1 Le genre littéraire ou paralittéraire qu'on peut faute de mieux désigner par le terme, utilisé au départ à propos du cinéma, de « péplum », et qui a été illustré par des titres comme *Quo vadis* ou *Les derniers jours de Pompéi*, n'est ni plus ni moins artificiel que le roman historique en général, surtout si l'on admet avec René Martin (et contrairement à Lukacs) que le « roman » au sens moderne existait bel et bien à Rome ¹. Par contre, le roman policier (ou « polar ») situé dans l'Antiquité paraît relever d'une démarche beaucoup plus anachronique. S'il y a un genre moderne, c'est bien celui-là, et un sociologue de la littérature comme Jacques Dubois en fait même l'une des manifestations caractéristiques de la « modernité ² ». On pourrait également relever qu'il n'y avait pas à Rome de police organisée, en tout cas sous la République...
- 2 L'amateur d'énigmes policières peut malgré tout trouver son miel dans la littérature latine, qui fournit à l'occasion des récits qui pourraient parfaitement servir de base à un « polar ». On songe à cet étonnant passage de Varron ³ où un *aedituus* est poignardé en plein Forum, au milieu de la foule, par un inconnu qui, avant de réussir à disparaître, s'écrie : *perperam feci*, « je me suis trompé », c'est-à-dire, évidemment, non « je ne l'ai pas fait exprès » ou « je l'ai raté », mais « ce n'était pas le bon » : ce qu'on appellerait aujourd'hui un « contrat » a mal tourné. Plus connue encore, sans doute, est l'aventure des deux Arcadiens racontée par Cicéron dans le *De divinatione* ⁴ : venus à Mégare, ils se logent séparément, l'un chez un aubergiste, l'autre chez un ami. Le second rêve que son compatriote l'appelle au secours avant de se rendormir, puis de faire un second rêve où réapparaît l'ami en question, qui lui demande désormais de venger sa mort : il a été assassiné par l'aubergiste qui a dissimulé le corps dans un chariot de fumier. Le même Cicéron fournit dans le *Pro Roscio Amerino* ⁵ un cas étonnant et exemplaire de ces « meurtres en chambre close » dont le *whodunit* classique fera ses délices et qu'on aurait pu croire inventés par Gaboriau. Dans un *conclave*, c'est-à-dire, en somme, une chambre fermée à clé de l'intérieur, dormaient Caelius et ses deux fils. Caelius est retrouvé mort. Les fils n'en seront pas moins acquittés pour des raisons psychologico-morales : ils sont trop calmes pour des gens qui viendraient de commettre un parricide... Une autre chambre close, chez Pline le Jeune ⁶, est cette salle de bains qui sera fatale à Larcius Macedo, assassiné par ses propres esclaves qui tenteront ensuite de maquiller le crime

en accident. Tacite est, comme on pouvait s'y attendre, non moins riche en épisodes croustillants, qu'il s'agisse du crime de l'amoureux déçu Octavius Sagitta ⁷ (de nouveau un meurtre en chambre close et une préfiguration à rôles renversés de la scène initiale de *Basic Instinct...*) ou de l'étrange défenestration de l'épouse de Plautius Silvanus ⁸ : une affaire sensible, pour laquelle Tibère mènera l'enquête en personne et qui a précisément inspiré un latiniste d'aujourd'hui, qui avait réalisé avec *Le mystère du jardin romain* un joli tour de force.

- 3 Mais Jean-Pierre Néraudau était un collègue, et le « polar romain » moyen est loin d'atteindre ce niveau. Il a d'ailleurs relevé d'abord en ordre principal de la littérature pour la jeunesse ; à tout seigneur tout honneur, on citera en premier la célèbre *Affaire Caius* de Henry Winterfeld, en 1953, suivie en 1969 par *Caius et le gladiateur* : l'un et l'autre sont encore constamment réédités dans des collections de poche. Bien moins connus et d'ailleurs aujourd'hui presque introuvables, le *Gare aux flèches*, *Caius* et *L'idylle de l'édile* de Frédéric Hoé (1955 et 1956) mettaient en scène, sous Néron, un préteur urbain et un édile également sympathiques et pleins d'allant qui menaient leur propre enquête sur une affaire que certains personnages proches du pouvoir essayaient d'étouffer.
- 4 Peu de choses, en somme, à se mettre sous la dent, jusqu'à l'étonnante floraison des dix ou quinze dernières années. Les titres se sont multipliés, en France comme ailleurs, et l'on y trouve évidemment du bon et du moins bon. C'est que les deux écueils bien connus pour le péplum en général, les deux extrêmes à éviter, sont ici plus nets encore. Le risque est d'avoir affaire à un décor antique de carton-pâte bourré d'approximations et d'erreurs pour une intrigue qui pourrait se situer n'importe où, ou au contraire à un livre qui n'a de roman que le nom et qui sert de prétexte à un étalage d'érudition et de didactisme – en somme une sorte d'avatar moderne du *Voyage du jeune Anacharsis*. Faire de la « vie quotidienne » avec l'intrigue pour prétexte, faire si l'on veut du Carcopino romancé, n'est pas le meilleur moyen d'écrire un bon roman, qui ne tombe pas des mains après quelques pages.
- 5 Il y a tout de même, heureusement, des réussites. Laissant pour d'autres chroniques les aventures d'Aper (celui du *Dialogue* de Tacite) par Anne de Leseleuc, celles d'Aurelius Staius par Danila Comastri Montanari ou la série « SPQR » de John Maddox Roberts (d'autant que ces deux dernières sagas en sont encore, pour le public français, à leurs débuts), je me bornerai dans ces pages à celui qui reste à mon sens le meilleur : Steven Saylor.
- 6 Gordien, le détective qu'il a créé, est un Philip Marlowe ou un Nestor Burma avant (ou après) la lettre, qui poursuit dans la Rome tardorépublicaine une carrière de limier d'autant plus agitée qu'il est sans cesse mêlé bon gré mal gré aux intrigues des puissants. Plusieurs de ses enquêtes nous révèlent les dessous, pas toujours ragoûtants, des discours de Cicéron : ainsi sa carrière commence-t-elle pour nous en même temps que celle de l'astucieux Arpinate, avec le deuxième de ses discours conservés, le *Pro Roscio Amerino* (80). Il mène une enquête (*Du sang sur Rome*) qui répondra aux attentes de Cicéron en lui fournissant les éléments qui lui permettront de faire acquitter son client ; mais Gordien, qui est le type même du détective honnête et bourré de scrupules, garde quelques réticences, qui seront levées (si l'on peut dire) par le talentueux plaideur (« Est-ce que cela ne te contrarie pas, Cicéron, de savoir que l'homme que tu as si brillamment défendu était coupable ? – Il n'y a pas de déshonneur à défendre un client coupable. Interroge n'importe quel avocat. »). *L'étreinte de Némésis*, avec pour

arrière-plan l'équipée de Spartacus, donnait de même de Crassus un portrait aussi vraisemblable qu'il est peu flatté. Dans *L'énigme de Catilina*, l'idée de faire de Gordien, avec son fils, le seul rescapé de la bataille de Pistoia n'est pas si passe-partout qu'il y paraît au premier abord : elle exploite, comme souvent chez Saylor, une anomalie de nos sources, en l'occurrence Salluste. Si, comme l'affirme ce dernier, il n'y eut pas un seul survivant, comment aurait-on eu connaissance de l'ultime discours de Catilina à ses troupes, discours que Salluste lui-même reproduit sans sourciller ? Quant à *Un Égyptien dans la ville*, qui est peut-être le meilleur jusqu'ici (affaire de goût, évidemment), la fiction policière y est réduite au minimum, mais le lecteur a droit à une évocation à la fois claire et exacte des malheurs de l'ambassade égyptienne de 56, à un remarquable commentaire du *Pro Caelio*, et à des portraits de Catulle, de Clodius et de Clodia qu'on n'oublie plus. Le suivant donna lieu, quelques années après Florence Dupont (*L'affaire Milon*), à un traitement romanesque du meurtre de Clodius et du procès de Milon : *Meurtre sur la voie Appia* (c'est-à-dire la voie Appienne ou si l'on veut la via Appia : est-il besoin de préciser que l'auteur n'est en rien responsable de l'incompétence de son traducteur ?). Les romans suivants, à partir de *Rubicon*, ont évidemment pour toile de fond l'affrontement entre César et Pompée, et l'énigme policière classique y passe au second plan au profit de ce qu'on pourrait appeler non moins anachroniquement le roman d'espionnage, d'autant que la petite famille de Gordien a grandi et que son fils adoptif, l'ancien esclave Méton, est l'un des hommes de confiance de César, un bras droit à vrai dire soupçonné de double jeu pour des raisons que seul son père pourra déterminer, en se lançant le cas échéant à sa recherche, comme dans *Le rocher du sacrifice*, qui a pour cadre le siège de Marseille (le titre original, *Last seen in Massilia*, est plus clair). Le huitième roman (le dernier paru en français à ce jour), *La dernière prophétie* ou *Prophéties fatales*, situe en 48 une histoire de matrones empoisonneuses bien dans la tradition romaine (on songe au célèbre récit de Tite-Live) ; leur première victime, celle qui lance Gordien sur la piste (elle expire dans ses bras), est une belle prophétesse amnésique du nom de Cassandre.

- 7 Il faut y ajouter, également accessible en français, un recueil de nouvelles, *La maison des Vestales*, qui est une série de « short stories » policières mettant en scène le même Gordien.
- 8 Des polars, donc, et qui se dévorent à l'égal des meilleurs, mais où la reconstitution historique est d'une étonnante exactitude. C'est que Steven Saylor n'est pas du tout un auteur de romans policiers en quête de renouvellement du genre par l'exotisme, ou qui chercherait un second souffle en remplaçant New York ou Los Angeles par une Rome antique de pacotille. Il est même tout le contraire : diplômé de l'université du Texas à Austin à la fois en histoire et en « classics », il est l'un de ces antiquisants (plus nombreux qu'on ne croit) fascinés par le polar classique, mais qui, contrairement à Dilwyn Rees (*The Cambridge Murders*, 1945) ou à Colin Dexter, ne dissocie pas ses deux passions. (Il y aurait d'ailleurs une statistique intéressante à établir, et plus précise que je n'ai pu le faire naguère dans "Mort aux doyens ! Énigme policière et sérail universitaire", in *Revue de l'Institut de sociologie* [ULB], 1989, 3-4, p. 13-25, sur la forte proportion de professeurs de latin et surtout de grec parmi les suspects et les coupables de meurtre en milieu universitaire ou assimilé : voir encore, tout récemment, l'un des derniers P.D. James, *Meurtres en soutane...*)
- 9 Le résultat passe en charme et en exactitude tout ce que j'ai pu lire dans le genre, et si on peut ne pas être d'accord avec Saylor sur certaines interprétations d'ensemble

(comme le personnage et les intentions de Catilina), il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de le prendre en défaut sur l'histoire et les institutions romaines et de relever chez lui de ces erreurs matérielles qui déparent par exemple les romans de Colleen McCullough (méritant par ailleurs largement la lecture), malgré leurs pesantes bibliographies. Il faut du reste suivre chacun de ses livres d'un appendice qui n'est pas une simple liste de titres, mais un état des questions : c'est bien à un collègue que nous avons affaire.

- 10 On n'en attend qu'avec plus d'impatience que les éditions Ramsay ou la librairie des Champs Élysées, et à leur suite 10/18, continuent la traduction de cette série, car c'en est une, et qui a un titre d'ensemble, ce que n'indique pas l'éditeur français : *Roma sub rosa*. L'auteur s'en est expliqué : « Dans l'Égypte ancienne, la rose était l'emblème du dieu Horus, dont les Grecs et les Romains firent dans la suite le dieu du silence. La coutume de suspendre une rose au-dessus d'une table de réunion indiquait que toutes les personnes présentes étaient tenues au secret. *Sub rosa* ("sous la rose") en est venu à désigner ce que l'on accomplit en secret. Ainsi *Roma sub rosa* : une histoire secrète de Rome, ou une histoire des secrets de Rome, révélés à travers les yeux de Gordien. » *Se non è vero...*, comme dirait l'autre ; mais ce ne l'est pas : un simple coup d'œil au PHI confirme que l'expression ne se trouve nulle part. Saylor lui-même ne dédaigne donc pas à l'occasion de jouer de la crédibilité qu'il s'est acquise pour nous faire avaler des inventions pures et simples, appliquant ainsi les principes d'Anthony Grafton dans *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, tr. de l'angl., Paris, 1998 -, ou imitant le comportement occasionnel d'Umberto Eco (*Come si fa una tesi di laurea*), à qui la rose ferait une référence en forme de clin d'œil ?

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie de Steven Saylor

Tous ses livres ont d'abord été publiés chez Sint Martin's Press, mais les « paperbacks » chez divers éditeurs ont suivi de près (indications complètes sur <http://www.stevensaylor.com>).

En français, ils sont publiés chez Ramsay (1 à 6) ou à la Librairie des Champs-Élysées (7 et 8), puis en 10/18, dans la collection « Grands détectives ».

Roman blood (1991) : *Du sang sur Rome* (1997 ; 1998 : 10/18 n° 2996)

Arms of Nemesis (1992) : *L'étreinte de Némésis* (1997 ; 1999, n° 3064)

Catilina's riddle (1994) : *L'énigme de Catilina* (1997 ; 1999, n° 3099)

The Venus throw (1995) : *Un Égyptien dans la ville* (1998 ; 2000, n° 3143)

A murder on the Appian way (1996) : *Meurtre sur la voie Appia* (2000 ; 2002, n° 3413)

The house of the vestals : the investigations of Gordianus the finder (1997) : neuf nouvelles qui se situent au début de la carrière de Gordien, entre *Du sang sur Rome* et *L'étreinte de Némésis*.

Rubicon (1999) : *Rubicon* (2001 ; 2003, n° 3547)

Last seen in Massilia (2000) : *Le rocher du sacrifice* (2002 ; 2004, n° 3625)

A Mist of prophecies (2002) : *La dernière prophétie* ou *Prophéties fatales* (2003 ; à paraître, n° 3824)

The judgement of Caesar (2004)

A Gladiator dies only once : the further investigations of Gordianus the finder (2005).

NOTES

1. R. MARTIN [- J. GAILLARD], *Les genres littéraires à Rome*, Paris, Nathan-Scodel, 1990.
 2. J. DUBOIS, *Le roman policier ou la modernité*, Paris, Nathan, 1992.
 3. Varron, *Res rusticae*, I, 69.
 4. I, 57.
 5. 64-65.
 6. Pline le Jeune, *Correspondance*, 14.
 7. Tacite, *Annales*, III, 14, XIII, 44.
 8. *Ibid.* IV, 22.
-

AUTEUR

MICHEL DUBUISSON

mdubuisson@ulg.ac.be